

BUREAUX : Rue Nain, 1.

Rebais, Tourcoing :
Trois mois. 12 f.
Six mois. 23
Un an. 44

L'abonnement continue, sauf avis contraire

On s'abonne et on reçoit les annonces : A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1 ; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place ; A LILLE, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée. A PARIS, chez MM. Havas, Laffite-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8 ; A BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

DIRECTEUR-GÉRANT : J. HERBON

Le Nord de la France :

Trois mois. 12 f.
Six mois. 23
Un an. 44

ANNONCES : 15 centimes la ligne.

RECLAMES : 25 centimes

On traite à forfait.

ROUBAIX, 27 NOVEMBRE 1870

Dépêches télégraphiques

(Service particulier de la Journal de Roubaix.)

Tours, 26 novembre.
Officiel. — On mande de Chagny, le 25 novembre : Après son insuccès à Nuits et des déprédations à Cîteaux, l'ennemi paraît se concentrer à Dijon. M. Gambetta est rentré à Tours aujourd'hui dans la matinée.

Amiens, 25 novembre.
Deux bataillons, avec 2 canons, ont attaqué et mis en fuite, 1,500 Prussiens retranchés, avec 3 canons, à Demuin et les ont poursuivis jusqu'au Quesnel.

Alençon, 25 novembre.
Les Prussiens ont occupé Belleme dans la nuit du 22 au 23, au nombre de 20,000 et paraissent se diriger vers le Mans. Ils avaient même pris position en avant de Belleme, quand hier ils ont marché précipitamment sur Nogent-le-Rotrou.

Berlin, 26 novembre.
Hayangue, 25 novembre (officiel). — Thionville a été occupé par nos troupes ce matin. Nous y avons pris 200 canons et 4,000 prisonniers. Nos pertes, pendant le bombardement, ont été peu considérables.

Stuttgart, 25 novembre.
Le Staatsanzeiger publie une dépêche de Berlin d'aujourd'hui, disant que hier a eu lieu à la chancellerie fédérale une réunion des plénipotentiaires du Wurtemberg, de la confédération du Nord, du grand-duché de Bade et de la Hesse. Dans cette réunion ont été rédigés les documents relatifs à l'entrée du Wurtemberg dans l'Allemagne. Les plénipotentiaires croient que demain la convention finale sera signée.

Versailles, 25 novembre.
Officiel. — Baugy, 24 : Depuis avant-hier Thionville brûle. L'avant-garde de cavalerie de la division Goeben, sous le commandement Luderitz a eu un combat heureux près les Quesnoux, contre des gardes mobiles d'Amiens qui ont été repoussés en désordre.

Versailles, 24 novembre.
Le duc de Mecklembourg continue sa marche en avant. Petits combats et reconnaissances à Neuville, Bois-Commun et Mézières.

Metz 24 novembre.
Thionville vient de capituler. Reddition demain.

Berlin, 25 novembre.
Le Staatsanzeiger, en parlant de la guerre, dit : « A moins que les indices ne trompent, la lutte approche de sa fin. »

Berlin, samedi 26 novembre.
Les nouvelles de Londres maintiennent que la mission dont M. Odo Russell est chargé auprès du quartier général prussien à Versailles a trait principalement à la question orientale, dont la solution est considérée comme devant être pacifique, mais qui, au point de vue diplomatique, n'est pas terminée.

Darmstadt, 25 novembre.
La Diète se réunira le 5 décembre. Il lui sera présenté un nouveau traité de confédération.

Florence, 25 novembre.
Le Roi a reçu les ministres d'Autriche et de Prusse, chargés de le féliciter au sujet de l'élection du duc d'Aoste. Plusieurs personnages ont été désignés pour aller à Gènes à la rencontre de la députation espagnole. La députation a quitté Madrid le 23 et arrivera à Gènes lundi ou mardi. La classe de 1863 sera renvoyée en congé illimité pour le 1er décembre. Les tremblements de terre dans les Romagnes continuent.

Queenstown, 26 novembre.
Le steamer Palmyra est arrivé avec 265,672 dollars.

Greencastle, 29 novembre.
Le Steamer Europa est arrivé.

Les journaux anglais publient les dépêches suivantes :

Vienne, 25 novembre.
D'après un télégramme de Pesth, le comte Andrassy, premier ministre hongrois, incline vers la paix.

Un télégramme de Constantinople dit que l'ambassadeur de l'Allemagne du Nord en cette ville a assuré la Porte des bons sentiments de l'Allemagne, et que toute crainte du côté de la Prusse a disparu.

Saint-Petersbourg, 23.
Le prince Gortchakoff, dans sa réponse à la note du comte de Cranville, ne retire rien de ce qu'il a annoncé. Il est calme et ferme. On n'a pas encore reçu la réponse de la Turquie.

Vienne, 24 novembre.
On annonce officiellement à Vienne que la Porte ne permettra pas la plus légère infraction au traité de 1856. La réponse du prince Gortschakoff à la Note du comte de Beust est attendue aujourd'hui même. On dit que le ton en est calme, mais ferme en même temps. Elle n'altère en rien la position que le gouvernement russe a prise dès l'origine de la question.

Dans les cercles officiels on croit que Russie est beaucoup mieux préparée pour la guerre qu'on ne le suppose généralement. La Nouvelle Presse confirme le bruit que des corps considérables de troupes russes sont concentrés à Odessa et au nord-est de Jassy. Toutefois, ce mouvement n'est autre chose qu'une démonstration militaire.

Vienne, 24 au soir.
La situation relativement aux exigences de la Russie n'est pas considérée comme absolument sans espoir, mais le comte de Beust est très décidé dans sa détermination de ne jamais séparer l'action et la politique de l'Autriche de celles de l'Angleterre et de la Turquie. Le ministre de la guerre demandera immédiatement un crédit extraordinaire de cinquante millions de florins ou peut-être davantage, pour préparatifs de guerre.

Le comte Potocki a donné sa démission, mais il retourne au pouvoir et reformera son cabinet en conservant le comte Taaffe et le baron Petrino.

Berlin, 24 novembre.
Tout nous engage à prévoir une solution pacifique de la difficulté qu'a soulevée la Note de la Russie. On croit que la Prusse tâchera, de son côté, d'exercer une influence conciliatrice. La Turquie, d'autre part, consentirait à la proposition d'examiner, de concert avec les autres puissances, les griefs allégués par le gouvernement russe.

St-Petersbourg, 24 novembre.
On assure que la réponse du prince de Gortchakoff aux gouvernements d'Angleterre et d'Autriche, est conçue en des termes très-conciliables, et quelle s'efforce à expliquer la portée pacifique de la précédente déclaration. La Russie désire la paix générale et le repos de l'Orient, qui ne sauraient être assurés que par une entente commune; et loin de vouloir agir séparément, la Russie donnerait volontiers son concours pour établir une telle entente avec les autres puissances.

AUX DEMOCRATES PURS.

Une des prétentions de ceux qui s'appellent les démocrates « purs » consiste à rejeter sur la monarchie tous les fléaux qui désolent, depuis la création, notre malheureuse humanité. Ecoutez leurs arguments, ou plutôt leurs imprécations ordinaires : « Maudits soient les rois ! s'il n'y avait pas de rois, il n'y aurait pas de guerres ; flétrissons les rois, faisons honte aux royalistes de leurs opinions insensées et téméraires. »

Sous le règne de notre antique monarchie, les guerres furent nombreuses, je le veux ; mais cette funeste habitude d'en appeler à la force pour faire triompher le droit ne fut-elle pas souvent une nécessité ? Parmi les guerres que notre pays eut alors à soutenir, combien furent entreprises pour la défense de notre honneur et de nos droits les plus légitimes !... Beaucoup furent justes dans leur objet, et elles seules purent conquérir à la France cette puissante unité de quatorze siècles dont M. Gambetta ne peut pas dormir.

Parfois, il est vrai, une pensée d'ambition et de conquête se mêlait à ces luttes funestes : « J'ai trop aimé la guerre, » disait Louis XIV en mourant. Mais même alors, le pays trouvait dans la stabilité du pouvoir un remède aux plus affreux désas-

tres. La fidélité au principe subsistait à travers les fautes des gouvernants : en se groupant autour du drapeau royal, la France surmontait victorieusement des crises effroyables, et ce même Louis XIV, à la veille d'un triste démembrement pouvait s'écrier avec un dernier espoir : Je vais appeler toute la France aux armes, et j'irai vaincre avec elle ou m'en-sevelir sous les ruines de la monarchie !

N'est-ce donc rien pour les purs démocrates que d'avoir sauvegardé les intérêts du pays ? Ils préfèrent sans doute les luttes intestines et les manifestations émeutiques, ceux qui le 31 octobre sacrifiaient à leurs coupables desseins la défense même de la patrie ! En sont-ils encore, stériles rêveurs, au projet d'une République universelle, fondée sur la fraternité de la guillotine et la liberté de la proscription ? Ils font pitié ! Car ils méconnaissent les aspirations de la France, plus encore qu'ils n'en salissent l'honneur !

Est-ce que la République a détourné de l'humanité un seul fléau ? sans préjudice des dissensions intestines, son histoire n'est-elle pas une série de guerres avec l'étranger ?

Ce qui cause les guerres, ce sont les projets ambitieux de quelques hommes. Quelle époque en a vu surgir plus, que celle d'un régime qui, en donnant carrière à toutes les ambitions, n'impose à aucune le frein salutaire de la modération.

Ce qui cause les guerres, ce sont des pouvoirs, qui, se sentant faibles, cherchent dans ce coupable remède un dérivatif à l'humeur agitée des peuples. L'ordre social a-t-il été jamais plus ébranlé que sous un gouvernement dont les institutions sont antipathiques au caractère national ?

Ce qui cause les guerres, ce sont des hommes qui cherchent à faire oublier dans la grandeur théâtrale des faits éclatants leur origine et leurs usurpations ; hommes de la Révolution, démocrates « purs », vous et les empires de despotisme auxquels vous nous livrez fatalement, votre extraction est la même, et vos procédés se ressemblent.

Vous n'avez donc jamais lu l'histoire ? Qui a fait ces guerres de l'antiquité, si longues, si acharnées ? N'était-ce pas les Républiques de Rome et d'Athènes, dont vous invoquez tant le souvenir, et dont vous pratiquez si peu les vertus militaires ?

Qui a causé, si ce n'est nos glorieux pères de 93, ces guerres désastreuses, dont l'Empire, votre fidèle successeur, n'a que trop accepté le sanglant héritage ?

De nos jours, les rois ont-ils fait la terrible guerre des Etats-Unis d'Amérique ? Non, vous ne guérissez pas ce mal incurable ; vous ne perfectionnez pas à ce point la nature humaine, fussent vos aéronautes être des Gambetta ; vos ser-viteurs, des Rochefort ; vos héros, des Garibaldi !

La guerre est une nécessité pour le genre humain, car elle est une expiation.

Quand arrive l'instant marqué par la Providence, elle emporte dans un tour-

billon de fumée et dans un fleuve de sang les sociétés qui s'écroulent et les civilisations abâtardies. C'est alors qu'on voit l'homme sans courage, et lui rendre lâchement une épée déshonorée !

Alors aussi les vertus se retrempent dans le sacrifice ; le courage s'exalte avec le devoir ; la ville de l'opulence et des plaisirs devient un camp retranché, séjour de la souffrance et des austères privations.

Alors l'épreuve en lavant les fautes, est aussi le signal du retour aux principes méconnus ; alors le triomphe et la paix deviennent pour un pays le gage de sa glorieuse régénération !

(Petit Journal du Nord.)

Nous empruntons les passages suivants d'un article publié par le Mémorial d'Amiens :

« Partis à cinq heures du matin de Villers Bretonneux, nous nous sommes avancés jusqu'à Demuin sans rencontrer l'ennemi ; mais au débouché de ce village quelques coups de canon et de fusil ont été tirés. On s'est déployé en tirailleurs sur une ligne de trois ou quatre kilomètres et nous avons enlevé successivement tous les bois et tous les villages jusqu'à hauteur de la Maison-Blanche, c'est-à-dire à deux kilomètres avant d'arriver à Mézières. Là, la lutte a été sérieuse.

L'infanterie de marine a été admirable. Accueillis par un feu terrible et à bout portant, les soldats de l'infanterie de marine ont chargé à la baïonnette. Vingt-cinq des leurs sont restés sur le terrain. Mais le bois était enlevé à droite de la route, tandis que le 44^e enlevait le taillis à gauche.

L'ennemi a fui, abandonnant pas mal de fusils, des casques, des gibernes, etc.

Nos soldats sont rentrés triomphants dans Villers, vers deux heures. Nous avons vingt à trente hommes hors de combat.

Les mobiles se sont bien conduits. Nos canons ont lancé quelques obus au milieu de quelques escadrons de ahians. En somme, enthousiasme général.

Le colonel du Bessol a dirigé le mouvement avec un rare talent.

Vers midi et demi, le combat était terminé. Le général Lecointe est arrivé avec sa brigade pour constater la belle contenance et l'ordre qui régnait dans notre brigade.

Nous avons failli prendre deux canons. Quatre voitures, chargées de cadavres, ont traversé le village de Mézières : les Prussiens ont l'habitude d'emporter morts et blessés.

On parle vaguement d'un autre avantage qu'aurait remporté les mobiles du Gard à l'ouest de Demuin, sur la route de Montdidier.

Nous lisons dans le même journal : Toutes les lettres particulières, apportées de Paris par les derniers ballons, s'accordent à donner les renseignements les plus satisfaisants sur la situation de la capitale. Tous les détails donnés par la presse étrangère sur l'état de Paris sont mensongers. Il y a des vivres en abondance et la seule crainte qu'on eût à Paris, c'était que l'armée de la Loire hâtât ses opérations sans attendre le signal qui lui sera donné par Paris. En apprenant que le général de Paladine se concentrait et se fortifiait au lieu d'avancer imprudemment, les Parisiens ont été débarrassés de la seule préoccupation qui les assaillait.

Nos concitoyens ont reçu un grand nom-

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX. du 28 NOVEMBRE 1870.

— 33 —

LA GUERRE DU NIZAM

PAR MERY

XIV

FANTOMES DES NUITS.

SUITE

— C'est un duel, vous dis-je ! répéta la comtesse Octavie en se promenant à grands pas, les bras croisés sur sa poitrine. Un duel ! un duel pour son compte ou pour le compte du colonel Douglas, ou pour les deux à la fois !... Le colonel sait probablement tout : il ne se mariera pas tant que le jeune comte vivra. — Oui, c'est cela, dit sir Edward d'une voix qui fit deux coups

Tower écoutait d'un air ébahi. « Oh ! vous ne comprenez rien à ces choses, vous, monsieur Tower, poursuivit la comtesse. Vous n'êtes pas, tuteur pour comprendre. Mais je devine tout, moi !... c'est infâme !... Avec sa théorie des conjectures. Il croit m'endormir !... Quel homme épouvantable ! Il ment comme un bonze ; il court les bois avec les bohémienues du Malabar ! il tue ses rivaux et les rivaux de ses amis ! Exécrable sir Edward !... Oh ! à Smyrne, mon premier instinct ne m'avait pas trompée !... Je voudrais avoir au cœur toute la provision de haine qui bout dans l'enfer contre Dieu, pour la donner à cet homme en ce moment !... »

— Moi qui le croyais si bon enfant, cet Edward ! dit Tower au comble de la surprise.

— Taisez-vous, monsieur Tower ! vous êtes stupide comme deux tuteurs anglais !... Mais vous ne m'avez pas dit ce que vous veniez faire chez le capitaine Moss ?

— Madame, dit Tower avec ce ton de dignité théâtrale que prend un sot qui se croit blessé dans son importance, madame, c'est bien simple, je venais raconter la chose à M. Moss, et lui demander des nouvelles de l'un ou de l'autre. Il m'est impossible de passer la nuit avec un souci comme celui-là.

— Oui, il est terrible son souci... tous les hommes sont fous ou infâmes !... Il me semble que la rue fait beaucoup de bruit, à cette heure, dit Octavie en pré-

tant l'oreille devant la fenêtre. Oh ! c'est la catastrophe qui nous arrive !... Quelque chose d'affreux qui circule, et cause déjà de la rumeur !... »

Elle jeta un regard d'aplomb sur la rue, et recula d'épouvante ; elle avait distingué sir Edward, malgré l'horrible délabrement qui rendait notre héros méconnaissable. Les femmes reconnaîtraient entre mille, dans la plus noire des nuits, l'homme qu'elles aiment, ou qu'elles abhorrent. Elles ont deux de plus que nous.

XV

PRISONNIER D'UNE FEMME.

La comtesse Octavie, voilée par une persienne, se pencha sur le balcon, pour suivre tous les mouvements d'Edward, avec une curiosité haletante.

Edward et le lieutenant Stephenson entrèrent dans la maison du capitaine Moss et traversèrent le vestibule pour se rendre à la prison.

Dans un de ces moments de délire où la circonspection est éteinte, Octavie se pencha sur la rampe de l'escalier intérieur, et elle appela sir Edward, avec une voix que l'intention voulait rendre impérieuse, et que le trouble voila subitement.

Edward tressaillait en reconnaissant

cette voix, et il attendit un second appel pour obéir.

« Lieutenant Stephenson, dit-il avec une tranquillité feinte, je vous prie de m'attendre un instant dans le jardin. J'ai une commission du capitaine Moss à remplir, là-haut.

Hâtez-vous, au moins, sir Edward, dit Stephenson ; vous savez que le moment nous brûle.

— Je le sais. »

Edward entra dans les appartements supérieurs, et ne fut pas peu surpris de voir M. Tower dans le salon d'Octavie. On se donna des saluts froids et réservés, puis la jeune femme ferma la porte à double tour, mit la clef entre deux étoffes inabordables, et roidissant son bras droit dans toute sa longueur, et posant la main sur la poitrine nue d'Edward :

« Vous ne sortirez d'ici, monsieur, dit-elle d'une voix contenue, mais orange, vous ne sortirez d'ici, monsieur, qu'après satisfaisante et légitime satisfaction.

— Madame, dit Edward d'un ton calme, et qui paraissait bien naturel s'il était faux, madame, avant tout, je vous prie de m'excuser si je me présente devant vous dans ce désordre de toilette. »

— Je vous ai appelé, monsieur, dit Octavie en coupant la phrase d'Edward, vous n'avez point d'excuses à m'offrir... du moins pour cela. » Sir Edward, ajouta-t-elle en lançant de ses yeux une fusée d'étincelles, je vous dirai ce qui a

été dit à Cain : Qu'avez-vous fait de votre frère ? Ou est le comte Elona ? »

Cette demande avait en elle toutes les conditions requises pour écraser un homme dans la position d'Edward. Mais ce qu'elle portait de plus désespérant aux oreilles et à l'âme du malheureux interrogé, c'était l'accent non équivoque d'une femme furieuse qui prononce le nom de l'homme aimé.

Edward fit un effort au-dessus de la puissance humaine pour s'élever à la hauteur de cette épouvantable situation, et se prouver à lui-même, qu'il n'y a pas de grandes crises pour les grands cœurs. « Madame, dit-il, je vous affirme sur l'honneur que j'ignore... »

— N'achevez pas d'affirmer ; arrêtez-vous au milieu de votre parjure, monsieur. Vous vous êtes battu avec le comte Elona, je le sais.

— Oh ! madame, quelle horrible idée ! — Vous ne vous êtes pas battu ? Alors monsieur, vous avez fait moins que cela... »

— Mon Dieu ! qu'ai-je fait pour m'attirer cette horrible scène ?

— Vous l'avez assassiné ;... Voyez, voyez. son crime parle du haut de sa tête à ses talons ! Quelle lutte formidable il a soutenue avec l'infortuné jeune homme ! Ses cheveux et sa poitrine distillent et sentent le sang ! Son visage est dévasté par les ongles d'un désespoir à l'agonie ! Jetez ainsi, à cette heure, avec nos témoignages écrasants, un pareil homme à la barre du tribunal, et il montera sur